



Les
Cahiers
de
TRIEL,
MÉMOIRE
&
HISTOIRE
N° 9

SOMMAIRE

EDITORIAL

3 – 2016 : Année d'ouverture et de reconnaissance.

MEMOIRES VIVES

- 4 Souvenirs de Françoise Camut.
- 5 Souvenirs de Michèle Fradet.

CONFERENCES

- 6 Du halage au container, chroniques fluviales et marinières.
- 8 -Tromper l'ennemi. L'invention du camouflage moderne en 1914-1918.
- 9 Mirbeau et Adès, une amitié littéraire à Triel.
- 12 Les Expositions Universelles et Coloniales à Paris...

HOMMAGES

- 15 Octave Mirbeau en Seine-et-Oise.
- 16 Le grand mystificateur sort du purgatoire.
- 17 Berthe Morisot... rendre les vibrations de la lumière...

INTERVENTIONS

20 – Partenariat avec les établissements scolaires de Triel.

HORS-LES-MURS

- 20 TMH au 12^{ème} Salon du livre à Maule.
- 21 TMH au colloque de la Fédé : De Gaulle et les Yvelines.
- 22 Lambert-Tissandier-Latécoère, *trois pionniers de l'aviation*. Le poilu et les monuments aux morts...
- 23 Rencontres dans le Parc naturel régional de la vallée de Chevreuse.

PATRIMOINE

25 - Journée du Patrimoine 2016.

COMMUNICATION

26 - Ouverture de La Boutique TMH.

Septembre 2017



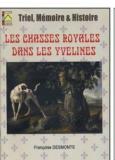
Les monographies de Triel, Mémoire & Histoire



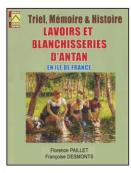


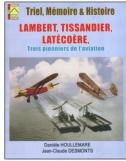






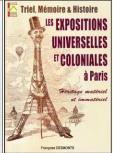








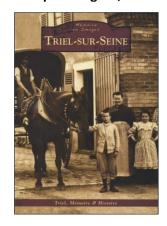




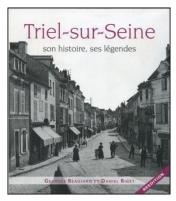
Cartes postales anciennes de Triel

Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route

royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses... Triel-sur-Seine a exploité son vaste territoire : plaine aux riches cultures maraîchères, coteaux bien exposés, couverts de vignobles ou de vergers, au sous-sol creusé d'un labyrinthe de carrières de gypse. Par quel charme cette bourgade a-t-elle su retenir, depuis plusieurs siècles, un si grand nombre de familles ? Quels attraits exercés sur les artistes, inventeurs ou simples touristes peuvent expliquer leurs séjours ? Ce retour en arrière, grâce aux nombreuses photographies de témoignages du passé qui ne sont, hélas, plus toujours visibles, vous livrera sans doute des clés pour mieux connaître le Triel d'hier comme celui d'aujourd'hui. Ce livre est le premier réalisé par des membres de l'association « Triel, Mémoire & Histoire ». Il est le résultat d'une heureuse collaboration entre des collectionneurs, des amateurs d'histoires et d'Histoire, et des Triellois qui ont ouvert leurs archives, prêté des illustrations, des cartes postales et des photographies anciennes.



(Renseignements sur la boutique du site : http://trielmemoirehistoire.fr)



Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes...

Dans la première édition, qui date de 1985, on peut lire au début de l'avantpropos : «Qu'ils soient d'origine ou d'adoption, il est bien naturel que les Triellois fassent plus amplement connaissance avec la ville où ils sont nés ou qu'ils ont choisie». Encore vraie aujourd'hui, cette affirmation explique le succès ininterrompu de cet ouvrage qui en est à son cinquième tirage. Ecrit par des amoureux de leur «village» dont ils ont gardé l'esprit d'exploration du passé à l'éclairage du présent, les auteurs ont su faire « la part du rêve qui engendre les légendes ». Que le lecteur soit à la recherche d'histoires, de coutumes ou de mini biographies des personnages plus ou moins célèbres qui rencontrèrent Triel, qu'il

veuille découvrir ses anciens hameaux ou les péripéties de la grande Histoire auxquelles Triel ou des Triellois furent mêlés, qu'il éprouve simplement le désir de lire ce que les auteurs ont découvert et eurent envie de transmettre aux générations futures... le lecteur y trouvera pleinement matière à satisfaire sa curiosité et, pourquoi pas, éprouvera-t-il le désir d'en savoir plus ?

2016: Année d'ouverture et de reconnaissance

Avec le Forum des Associations, nous retrouvons le plaisir de rencontrer les Triellois, mais aussi les autres associations. C'est le lancement d'une nouvelle année de recherches, de découvertes et d'initialisation de nouveaux projets, avec les adhérents.

Lors des Journées Européennes du Patrimoine, notre parcours de découverte du centre-ville s'offre aux nombreux participants venus partager la promenade et le succès du quizz nous montre leur envie de mieux connaître la ville. Nombreux sont ceux qui attendent la deuxième tranche, afin de découvrir d'autres lieux, riches d'un passé à (re)trouver.

Du halage au container, chroniques fluviales et marinières, la première conférence de l'année présentée par Claude Barouh, permet au public de découvrir la réalité de ce type de transport et l'importance des voies navigables.

Jusqu'alors nous nous attachions à réaliser nos conférences en interne : nos adhérents bâtissaient leurs sujets et réalisaient l'exposition correspondante.

2017 voit l'intervention très appréciée d'une conférencière extérieure : Madame Cécile Coutin qui nous a montré avec *Tromper l'ennemi : l'invention du camouflage moderne en 1914-1918* l'originalité de l'intervention des personnels du monde du théâtre et des artistes-peintres dans la Grande Guerre.

Puis, une nouvelle intervenante, Elena Fornero-Sandrone, nous permet de rentrer dans l'intimité de deux auteurs triellois. Grâce à ses recherches approfondies pour *Mirbeau et Adès, une amitié littéraire à Triel*, elle nous donne à découvrir un aspect inattendu de notre écrivain local. Surprise et enchantement de l'auditoire.

Nous retrouvons, pour clore le cycle 2016/2017, une habituée de l'exercice, Françoise Desmonts, qui s'attache à nous emmener aux *Expositions Universelles et Coloniales à Paris - (en esquissant) l'héritage matériel et immatériel.* Innovation et ouverture sur le monde font écho à l'actualité. Le public est conquis.

Partis à la rencontre d'autres cercles historiques de la région, notamment lors du colloque de la Fédération des Cercles Historiques et Archéologiques à Rambouillet, nous avons écouté avec intérêt les communications de Maisons-Laffitte, Marly-Le-Roi, Saint-Germain-en-Laye entre autres pour «retrouver» le Général De Gaulle.

A la suite de la préparation et de la présentation de notre conférence « Lambert, Tissandier, Latécoère, trois pionniers de l'aviation », Jean-Claude Desmonts et moi-même avons été sollicités pour la donner à Croissy, berceau de la famille Tissandier.

A Maule, lors du salon du livre, nous avons noué des contacts fructueux avec, entre autres, Beynes afin de venir présenter une conférence pour leur public ; ce qui fut fait, à Chavenay, sur le thème des Monuments aux Morts, donnée par Françoise Desmonts.

Notre sortie annuelle vers les Vaux de Cernay et le château de la Celle-les-Bordes, nous a permis d'apprécier la sérénité et la beauté de la vallée de Chevreuse.

Savoir communiquer est essentiel! Aussi avons-nous installé la «boutique de TMH» sur notre site internet, ce qui offre à tout un chacun la possibilité d'acheter nos monographies sans avoir à se déplacer...et nous sommes désormais présent sur Facebook!

Aujourd'hui une volonté doit nous porter : continuer et accentuer notre travail. Pour ce faire nous avons besoin du public ! Reconnue d'intérêt général, notre association pourra bénéficier de l'aide de chacun d'entre vous, vos dons seront déductibles d'impôts. Et nous comptons toujours sur votre présence et votre soutien lors de nos conférences/expositions.

Tous nos membres ont apprécié, avec moi, la reconnaissance du travail accompli, lorsqu'il m'a été attribué un TRIEL D'OR lors de la cérémonie des vœux du Maire. Que l'équipe municipale, soit ici, à nouveau remerciée. 2016/ 2017, parcours d'ouverture et de reconnaissance, parcours de plaisirs partagés qu'il nous faut encore nourrir.

Merci à tous ceux qui nous suivent et à tous ceux qui souhaiteront nous emboîter le pas ! Excellente année 2017/2018.

Danièle Houllemare - Présidente

Mémoires vives

Souvenirs de Françoise Camut

Mémoires Vives de Françoise Camut, née Le Riboteur, rédigées à Triel-sur-Seine, le 1er février 2016.

Mon grand-père paternel est venu de sa Bretagne natale dans la région, en 1925. Il s'appelait LE RIBOTER. En se mariant, une erreur d'orthographe s'est produite à la mairie, le nom de famille est devenu LE RIBOTEUR. La maison de mes grands-parents aux Mureaux, ayant été bombardée

durant la seconde guerre mondiale, l'état les a relogés à Triel.

Enfant, papa est allé à l'école des garçons, située à droite de la mairie. Il se destinait à être dessinateur industriel lorsque la seconde guerre a été déclarée, coupant court à ses projets et l'obligeant à travailler à la ferme des Grésillons où il avait la responsabilité d'une équipe de 20 femmes.

Pendant la guerre et malgré l'interdiction, il jouait de l'accordéon et participait à l'organisation de bals avec Jean-Claude Canard dans le hangar de la marchande de cycles, Mireille Leroy.



Avant de connaître papa, maman travaillait chez le Dr Meltz, à Bellême (dans l'Orne). Lorsque le Dr Meltz est venu s'installer à Triel, elle l'a suivi et a travaillé à son service, et ensuite comme employée de maison chez le Docteur De Chirac, s'occupant en partie de ses enfants. Mr Aymé me raconte qu'elle avait assisté le médecin pour la naissance d'un de ses enfants, à son domicile. C'est lors d'une consultation chez le médecin (Dr De Chirac) que papa a fait la connaissance de maman. Papa a quitté la ferme des Grésillons pour devenir chauffeur de car au C.S.O. (Carrières-sous-Poissy) et ensuite, il a travaillé, dans la même entreprise, mais dans les bureaux. Je suis née impasse du Perray, en 1951. A l'âge de 2 ans, nous sommes venus habiter rue de Sablonville, mes grands-parents occupaient le rezde-chaussée et nous l'étage. L'usine Grelbin,



derrière chez située nous. faisait résonner le bruit fracassant de ses machines. En face, chez le charbonnier. les monticules de coques et de tourteaux noircissaient le paysage et aussi le visage des ouvriers (qu'on appelait les bougnats). Périodiquement, la rue était animée par la venue du vitrier, du rémouleur. Lorsque l'on tuait un lapin, nous revendions la peau à une personne qui passait et qui chantait « peaux de lapins, peaux de lapins ».

Le garde-champêtre faisait ses annonces d'une voix tonitruante, ponctuée d'un roulement de tambour. Chaque jour, un va-et-vient d'agriculteurs reliait les fermes aux champs, aux pas des chevaux de labour et aux roulements des charrues, donnant à papa l'occasion de ramasser du crottin pour faire son fumier. Ensuite, les tracteurs ont pris le relais. Les enfants accompagnaient leurs parents aux champs, souvent pour cueillir les fruits, comme les abricots, cerises, poires, etc...

En allant au catéchisme, je faisais les courses. Je déposais mon panier chez Mme Janin, la crémière, au 190 rue Paul Doumer, chez Mme Descraques, au 228 rue Paul Doumer,... J'ai acheté presque toute la collection de la bibliothèque rose, plus tard, Salut les Copains et des romans photos qui me faisaient rêver. Je pensais rencontrer le prince charmant à Triel, en vain...



A l'école des filles, rue des Créneaux, ma première institutrice fut Mme Blanchet, ensuite Melles Etoques et Gaillard. Melle Dufour m'a bien aidé en cours du soir. Les petites classes étaient au fond de la cour. Nous regardions les grandes qui montaient dans les classes, au-dessus.

J'ai appris la sténo dactylo chez Roulleaux à Meulan mais un jour, maman qui allait à la

pharmacie Paillet me dit : «M. Paillet me demande si tu veux bien être sa vendeuse».

J'étais stupéfaite, car je me destinais à un emploi de bureau. J'ai acheté mes blouses blanches. J'ai appris la vente des médicaments, à lire les ordonnances, souvent mal écrites et à me souvenir de beaucoup de noms compliqués. On décollait les vignettes des boîtes pour les mettre sur les feuilles de maladie. Les additions étaient calculées de tête, elles étaient parfois longues. Pour certains médicaments, nous demandions le nom et l'adresse du client que l'on transcrivait sur un registre. Le contact avec les clients me plaisait beaucoup. Je remplissais les flacons d'éther, d'alcool à 90, de dakin, etc. Je supportais mal l'odeur. Je mettais les tisanes en sachet. A la clientèle régulière des Triellois, s'ajoutaient les mariniers qui accostaient et le samedi les parisiens qui possédaient une résidence secondaire.



Je garde un très bon souvenir de mon premier employeur et de sa gentillesse. Il me laissait gérer mon travail. J'y suis restée sept ans. A Triel, à cette époque, les distractions, à l'exception du Ciné-club de M. Paillet, du cinéma et de fêtes foraines du 14 juillet, étaient rares.

C'est pour cette raison que j'ai quitté mon emploi et le bord de Seine où j'habitais. Mon frère et ma sœur, entre 1979 et 1985, ont participé à la vie théâtrale de Triel. Ils ont créé leur première comédie musicale au théâtre Octave Mirbeau avec leurs amis : Philippe Prévost, Marie Reine Biget, Marie George Biget, Bernard Zeutzius. Je cite les noms que j'ai le plus souvent entendus. Mon frère dessinait et créait les décors et dessinait et cousait les costumes. A chaque représentation, la salle était comble.

Ma vie professionnelle et privée s'est déroulée à Paris, Rueil Malmaison et Gien (Loiret). En 2012, je suis revenue à mes racines. Cette ville m'est toujours restée familière puisque je venais voir mes parents, régulièrement. C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai retrouvé les copines de l'école primaire, qui ont partagé mon enfance, et nos parents respectifs qui se connaissaient bien.

Je remercie les Triellois qui m'ont réservé un accueil aussi chaleureux.

Souvenirs de Michèle Fradet

Propos recueillis par Michèle Billet auprès de Michèle Fradet en présence de sa fille Marie-Claude en mai 2017.

Née en 1922, ce n'est qu'en 1945 que Mme Michelle FRADET a emménagé au 32 Grande rue de Pissefontaine, après avoir vécu un an rue des Tournelles (où il y avait un petit lavoir qui n'existe plus).

Dans la grande rue de Pissefontaine, les habitants avaient à leur disposition un lavoir à la place du petit parking actuel (face à la rue des Réservoirs) dont l'eau était changée deux fois par semaine. Celle-ci provenait du puits artésien, donc était tiède.

En face de chez elle (soit à l'heure actuelle la résidence *Bel Horizon*) le terrain était en friches (ruines et tas d'ordures ménagères) mais existait encore un hangar d'où la pierre à plâtre, sortant de la carrière, était chargée en direction du bord de Seine sur les péniches, également subsistait une entrée de carrière obturée par des parpaings. Mme Fradet se souvient que dans ce quartier certaines maisons étaient sans électricité, sans toilettes et sans eau courante, les habitants ne disposaient que de cinq fontaines pour se ravitailler.

Elle a été la première à avoir la télévision ce qui permettait à tous les enfants proches de chez elle de se retrouver devant le petit écran.

Contrairement à l'époque actuelle il y avait deux magasins d'alimentation (y compris le pain) plus deux voitures de l'Union Commerciale qui passaient tous les jours. Les éboueurs, eux, venaient en voiture à cheval.

Pas d'école proche, les enfants descendaient dans le centre de la ville, revenaient pour déjeuner et repartaient pour l'après-midi. Pas de pharmacie, il fallait aller rue du Pont, le Docteur de Chirac se déplaçait (de jour comme de nuit) s'il le fallait ainsi qu'un de ses confrères. Elle se souvient qu'il y avait beaucoup d'entraide dans ce quartier

Entre Pissefontaine et la forêt il y avait quatre familles de cultivateurs (dont deux frères) : on ne pouvait voir que des champs et des vergers ; par contre depuis le 1^{er} mai 1944, il n'y a plus de pêchers, la cause en étant le gel.

Un grand moment festif chaque année : la Fête du Flan, place Corroyer, avec manèges et le même jour, à Chanteloup les Vignes une course de vélo, appelée la *poly multipliée* avait lieu.

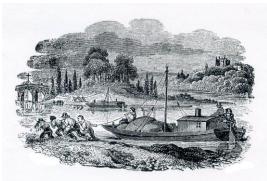
Pour mémoire, rue des Tournelles, à cette époque une fabrique de batterie de voitures, tenue par Monsieur et Madame Paris, était en activité.

(p.m. familles de cultivateurs : Bellemère, Prévost et Prouteau).

DU HALAGE AU CONTAINER

Chroniques fluviales et marinières

L'histoire des voies navigables commence avec celle de l'humanité. Une page nouvelle de l'histoire du transport fluvial s'écrit sous nos yeux, avec notamment, pour notre région, la construction du canal à grand gabarit Seine-Nord-Europe et la création du nouveau port d'Achères à la confluence de l'Oise et de la Seine. Une nouvelle fois, l'avenir se nourrit du passé.



Animée par Claude Barouh qui l'illustra par un copieux diaporama, cette conférence a été construite autour de trois thèmes. La nécessité de transporter des marchandises a conduit les hommes depuis les plus lointaines périodes de leur histoire et même de la préhistoire à d'abord subir la tyrannie de la nature avant d'arriver à la maîtriser. Puis d'inventer les moyens de transport pour naviguer en perfectionnant sans cesse ses techniques.

Autrefois, avant que la rivière Seine soit nivelée, retenue par des barrages, c'était un

fleuve navigable bien qu'encore sauvage. Son cours n'avait pas le niveau régulier qu'on lui connaît aujourd'hui et le chenal qu'empruntaient des bateaux de toutes sortes, était rendu dangereux par les bancs de sable, l'instabilité des rives, la vase, les tourbillons, les périodes de sècheresse, les pierres, les crues violentes...

Alors les bateliers se trouvaient confrontés à d'innombrables difficultés pour exercer le dur métier qui les faisait vivre : transporter leurs cargaisons par

voie d'eau. Marchandises, bateaux, canaux, familles, bêtes et machines. Plus qu'un inventaire, c'est un univers cohérent et pérenne qui, au gré des progrès techniques et des besoins du commerce et de l'industrie, est entré dans l'Histoire.

Claude Barouh s'est attaché à brosser le tableau quasi exhaustif de ces mutations, au prix d'une grande curiosité documentaire. Ces chroniques marinières et fluviales rendent hommage à la batellerie et aux bateliers qui, à movens l'opposé des autres communication disposons dont nous aujourd'hui, nous permettent de (re)-découvrir les charmes de la lenteur sauf que le chaland qui passe a disparu, remplacé par gigantesque porte-containeurs poussé vers son "hub".

Riche de son expérience et capable, depuis des siècles, de traverser les crises successives, le monde des mariniers n'a pas dit son dernier mot.

Après avoir tourné le dos au fleuve pendant plusieurs décennies, on redécouvre aujourd'hui une activité qui a fait ses preuves en matière d'efficacité économique, environnementale et commerciale : le transport fluvial de marchandises.

Chaque époque invente des mots nouveaux pour désigner des fonctions en évolution ou innovantes. Les usagers des cours d'eau n'ont pas échappé à la règle. Nombreux sont les

termes techniques remplaçant petit à petit la poésie parfois naïve des anciens mariniers. Ainsi, Infrastructure linéaire n'a rien à voir avec le chemin de halage de iadis. Les plateformes multimodales se prennent pour des ports et le chargement à la brouette d'une brelande du Nord a disparu au profit de la bande transporteuse et du transport massifié. Les vraies nouveautés, ce sont les préoccupations la mode à comme: l'environnement ou la logistique urbaine.



Et, la *tonne par Km* est devenue une référence incontournable.

Que sont devenues les anciennes *flutes du Berry,* fières de leurs 26 mètres de long sur 2,60

mètres de large qui étaient accouplées par deux pour transporter 55 tonnes sans risque de chavirer? Ces bateaux disparus paraissent des jouets minuscules à côté des 3000 tonnes et plus qu'acheminent les grands chalands automoteurs au gabarit européen. Entrée dans l'Histoire, la navigation fluviale d'antan cultive sa nostalgie dans les musées, les clubs de collectionneurs ou auprès des amoureux de vieilles coques.



Pourtant, l'eau continue à couler de fleuves en rivières, de canaux en écluses, toujours entraînée par la gravitation vers la mer. Et parfois, un caprice,

une crue subite, l'amène à déborder sur les rives et au-delà par une inondation provisoire qui bloque la navigation.

Alors, pendant plusieurs jours on ne peut plus passer sous les ponts et les écluses sont inutilisables... Ainsi l'eau, dont l'homme a réussi à maitriser l'usage, lui rappelle que c'est toujours Dame Nature qui a le dernier mot.

C. B.

La famille du haleur : travail, courage et pauvreté

Pas de poésie pour le haleur et sa famille, mais un labeur pénible, ingrat et mal payé :

« ... Le haleur de bateaux est un pauvre diable. Il n'a d'autre domicile, d'autre foyer, que sa baraque, et il ne la quitte jamais. Le bateau qu'il conduit n'est pas sa propriété, et il n'a aucun espoir qu'il la devienne. Il habite à bord uniquement pendant le cours d'un voyage. Quand un industriel ou un transporteur a un chargement à conduire, ou un bateau vide à ramener de Saint-Mammès à Roanne, il traite à forfait avec un haleur qui, le marché conclu, embarque à bord de la toue désignée sa cabane en planches, sa femme et ses enfants. Et en route. Il attelle son petit âne, quand il en possède un, et, la bricole aux épaules, tire de compagnie. La famille «hale» à tour de rôle et la toue s'avance lentement, au petit bonheur, car il n'existe à bord ni gouvernail, ni agrès, ni cet «outiau» (?) qui sur les canaux du Nord fait merveille dans les manœuvres difficiles. Le soir, tout le monde rentre à bord ; mais le bateau ne s'amarre, ni ne s'éclaire. S'il y a eu un «coup d'eau» la nuit, dans le bief, pendant que tous ces pauvres gens dormaient paisiblement après une journée de dure fatigue, le bateau se retrouve le lendemain à 15 ou 1800 m de l'endroit où il s'était arrêté la veille. Il s'est avancé tout doucement jusqu'à la prochaine écluse où il a rencontré d'autres toues aussi bien surveillées et amarrées, qui ont fait route de la même façon. Mais il est solide et d'un simple heurt ne redoute aucune avarie.... »

Paul Gérardin - L'illustration 5 février 1897 – n° 2832 (p. 417)



Tromper l'ennemi L'invention du camouflage moderne en 1914-1918

En août 1914, les soldats français partent au combat dans des tenues voyantes inadaptées à la guerre moderne – pantalon rouge, tunique bleue – qui en font des cibles très visibles. Contre toute attente, ce sont des artistes, et non des ingénieurs militaires, qui trouvent des solutions et jettent les bases d'une nouvelle arme : le camouflage. Le bouleversement est considérable : il ne s'agit plus d'affronter l'adversaire selon les principes des siècles passés, mais de disparaître et de se fondre dans le paysage. La guerre de position, qui maintient durablement les troupes face à face, et le développement de l'observation aérienne sont pour beaucoup dans cette évolution : pour ne pas être repéré par l'ennemi, et survivre, il faut devenir invisible.

Triel Mémoire & Histoire a accueilli le samedi 14 Janvier 2017 à Triel la conférencière, Cécile Coutin, Docteur en Histoire de l'art et Conservateur en chef honoraire du Patrimoine. Elle est également l'auteure d'une thèse de doctorat sur l'œuvre de guerre du peintre et dessinateur Jean-Louis Forain (1852-1931), de divers articles et d'un ouvrage sur le camouflage de guerre en 1914-1918 : *Tromper l'ennemi* aux éditions Pierre de Taillac.

S'appuyant sur des documents rares ou inédits, Cécile Coutin a fait revivre cette histoire étonnante et méconnue, celle de ces artistes français qui inventèrent le camouflage moderne et révolutionnèrent l'art de la guerre. Un sujet souvent effleuré mais rarement abordé, qui est le fruit d'une étonnante rencontre entre l'histoire de l'art et celle de la tactique.

Tromper l'ennemi, tel était le but, l'objectif fixé à ces artistes qui participaient à l'effort patriotique à leur manière. Officiellement créée le 14 août 1915, la section de camouflage de l'armée française regroupe en effet des artistes de tous horizons, particulièrement des décorateurs de théâtre rompus aux effets de trompe-l'œil, et des peintres cubistes aptes à la déformation de la réalité. Elle emploie des milliers d'hommes et de femmes et son organisation comme ses techniques inspirent celles des autres armées belligérantes qui les développent avec leur génie propre!

Cécile Coutin (Photo) nous a fait découvrir que la créativité des artistes peintres pouvait concilier l'art de la guerre avec l'art tout court et que les seules armes dont ils disposaient étaient des pinceaux et des seaux de peinture.



Mirbeau et Adès, Une amitié littéraire à Triel

A la veille de la première querre mondiale, Octave Mirbeau recut jeunes écrivains deux égyptiens dans sa propriété de une Cheverchemont, amitié littéraire était née à Triel. Ce n'est pas la première fois que la présence d'Octave Mirbeau est évoquée à Triel, mais la vie l'auteur du Jardin des d'une supplices est richesse que des inédits sont encore aujourd'hui l'objet de communications au niveau international.

La ville de Triel-sur-Seine et Triel, Mémoire & Histoire se devaient de lui rendre hommage par une conférence et une monographie signées d'Eléna Fornero.

Extraits: «Dans cette année centenaire de la mort d'Octave Mirbeau, voilà qu'encore une fois Triel est théâtre d'une commémoration de cette figure d'intellectuel injustement oublié. Un écrivain dont on a dit qu'il était sulfureux, révolté, excessif. Mais je crois qu'on a besoin aujourd'hui de retenir surtout son immense humanité, sa capacité de s'émouvoir, sa lucidité qui faisait de lui un homme moderne.

Triel commémore Mirbeau et pour cause : Mirbeau a été un concitoyen. En 1908, il cherche un endroit pour sa retraite, il achète un terrain à Cheverchemont, avec beaucoup de peine parce qu'il a dû convaincre une trentaine de petits propriétaires à céder leurs parcelles. Il y a fait bâtir

une «claire maison aux murs lumineux dans le neuf des pierres et de la chaux, aux tuiles fraîches, aux peintures vives», comme raconte dans un article Georges Pioch, un journaliste ami qui lui rend visite en 1911. Triel est à l'époque un village paisible, ramassé autour de son église gothique aux vitraux polychromes, au long de la Seine, en toile de fond les hauteurs verdoyantes de l'Hautil.

Octave et Alice s'installent dans leur villa en 1909 et ils y passent une bonne partie de leur temps (ils rentrent à Paris pour l'hiver,



peintre impressionniste Claude Monet, et certains jeunes intellectuels : le peintre Francis Jourdain, l'écrivain Léon Werth, les dramaturges Edmond Sée et Sacha Guitry, le collectionneur d'art Georges Besson, la romancière Marquerite Audoux.

préférées

Pissarro.

mais ils reviennent en Seine-et-

Oise aux beaux jours). Dans sa

maison, Mirbeau est entouré de la

collection de ses œuvres d'art

tableaux de Monet, Van Gogh,

sculptures de Rodin et Maillol;

avec beaucoup de ces artistes il

était lié d'amitié) et il jouit d'une

vue époustouflante sur la vallée

de la Seine. « C'est le plus beau

pays du monde!», confie-t-il à

Pioch. Il cultive son potager et

ses fleurs, quand la santé le lui

permet, car il est de plus en plus

malade. Il est content de recevoir

la visite de quelques amis : le

grand compagnon de toujours, le

Cézanne.

possède

des

(il

Il fait connaissance, en 1914, de deux jeunes écrivains francophones qui viennent d'Egypte - Albert Adès et Albert Josipovici - et qui se sont installés eux aussi à Triel, sur la Grande Rue, pour terminer dans le calme leur roman. Personnellement, je suis arrivée à Mirbeau en étudiant les documents inédits d'Albert Adès, qui a fréquenté et admiré Mirbeau. J'ai acheté en 2009 la maison où Adès a vécu et depuis je cherche à reconstruire son histoire.

En juillet 1914, Adès et Josipovici sont reçus par Mirbeau à Cheverchemont. C'est le début d'une fréquentation qui continue jusqu'en 1916, jusqu'à la mort Mirbeau pour concerne Adès, qui ira le voir aussi à Paris. Adès a laissé ses notes des récits dans passionnés et passionnants sur après-midi les passés Cheverchemont. pendant lesquels Mirbeau parlait en toute liberté avec ses jeunes hôtes qu'il avait rebaptisés «les Sages», et qu'il submergeait avec le feu d'artifice de ses



Eléna Fornero, Trielloise, journaliste indépendante chargée de recherches sur Albert Adès.

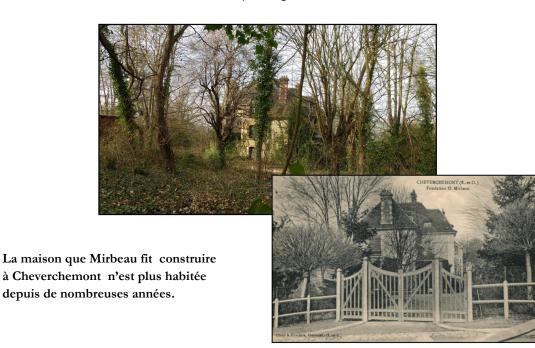
souvenirs et de ses allocutions tonitruantes sur l'art, la littérature, la nature, la guerre...

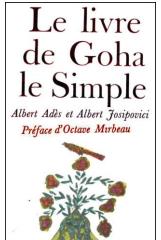
Aujourd'hui oubliés, Adès et Josipovici publient leur roman en 1919. Le Livre de Goha le Simple. Ce récit d'ambiance égyptienne, a donc été écrit à Triel, et a été préfacé par Mirbeau qui a lu le manuscrit et qui en était enthousiaste. Goha racontait la vie, des faits vrais et sans fards, il l'affirme dans la préface. Ca correspond à son idéal de littérature comme il le répétait à Adès et Josipovici pendant leurs rencontres. J'étudie actuellement le manuscrit de Goha le Simple et ses différences par rapport à l'édition [publiée] : je peux assurer que la manière d'écrire d'Adès et Josipovici a radicalement changé après la rencontre avec Mirbeau. D'une narration encore lyrique, très chargée d'adjectifs, très romantique, ils ont acquis un style nerveux et épuré, extrêmement efficace dans la présentation des personnages.

Le Livre de Goha le Simple connaît, à son époque, un énorme succès : il est traduit en sept langues

et arrive à la deuxième place au Prix Goncourt 1919 (après Proust), (il sera adapté pour la scène et représenté à l'Odéon en 1939, puis il inspirera un film de Jacques Baratier en 1957, primé au Festival de Cannes).

Mais revenons à Mirbeau Triellois. Je vous fais remarquer une chose : Mirbeau ne quittera plus Triel après qu'il s'y soit installé. Il passera ses hivers à Paris, pour plus de confort, surtout pendant les années de la guerre. C'est donc extraordinaire cette fidélité, après une vie d'errances résidentielles, qui révèlent beaucoup de son inquiétude existentielle (il a habité à Audierne, dans le Finistère, à Kerisper, dans le Morbihan, à Noirmoutier, à Cormeilles-en-Vexin, aux Damps [en Normandie]... toujours en revenant à Paris où il avait ses relations dans le milieu de la presse et de la culture. Il reviendra à Triel jusqu'à la fin de sa vie, et sa veuve continuera à habiter la villa pour plusieurs années.»





Le Livre de Goha le Simple est précédé d'une préface élogieuse dont la lecture interpelle le lecteur habitué à rencontrer sous la plume de l'ancien journaliste plus de critiques que d'éloges. Mais la date contient la réponse : 25 octobre 1916. Mirbeau, le pacifiste, est «désespéré par la guerre », sa santé décline, il a besoin d'ailleurs, d'évasion ... On peut y lire : «C'est l'Orient qui étincelle sous vos yeux, l'Orient avec ses odeurs de jasmin et de friture, avec ses femmes aux grosses croupes et ses fines vicieuses, avec ses belles brutes, ses souteneurs, ses imbéciles, ses intellectuels», ajoutant que «les auteurs ont levé le voile pour nos yeux d'occidentaux... Quant aux conteurs d'Orient que j'aime, qui m'attendrissent, ils me plongent dans un monde de rêves où je me sens grisé.»

Qui sait si, à la fin de sa vie, Octave Mirbeau, auteur des *Contes de la Chaumière*, de *Farces et Moralités* et de dizaines de *Contes Cruels*, ne s'est pas retrouvé dans l'univers de cette œuvre qu'Albert Adès et Albert Josipovici nous ont transmise voilà plus d'un siècle.

Une histoire originale et colorée, de lecture agréable, magnifiquement illustrée par Mariette Lydis dans l'édition de 1926 et qui, à la suite de la conférence, devrait attirer de nouveaux lecteurs. Ces longs et intenses échanges qu'Eléna Fornero nous a décrits entre ces jeunes auteurs orientaux et «l'imprécateur au cœur tendre» nous montre qu'il fut ému par le personnage de Goha: «Cet être qui n'a pas d'équivalent dans toute la littérature, cet idiot que d'aucuns trouveront une fantaisie agréable, est pour ceux qui cherchent, pour ceux qui pensent, une lumière... une lumière parce que, à travers ses gestes et ses mots comiques ou tristes, il nous découvre son âme, notre âme à tous, il nous la fait toucher du doigt comme un objet.»



Hors-textes de Mariette Lydis - Le livre de Goha le simple. La Connaissance (1926).



Fin octobre 1916, Octave et Alice s'installent à Paris, 1 rue Beaujon, à côté du professeur Albert Robin, leur médecin personnel. La santé de Mirbeau périclite. Adès, qui en août est devenu père d'Edmone, tâche d'aller visiter régulièrement son Maître les dimanches après-midi et même en semaine, après son travail. «Le Maître l'accueillait avec joie, il l'attendait même avec impatience. Eh bien ! mon petit Adès, lui criait-il dès qu'il le voyait, et la guerre? Et ces pauvres petits, ils se battent toujours ? » (*)

Le 16 février 1917, à 6 heures, Octave Mirbeau meurt, le jour de son 69^{ème} anniversaire. Pour Adès c'est une perte irréparable : «*Je n'ai plus rien, plus*

personne, nous disait-il, j'ai perdu le plus grand, le meilleur, le plus franc, le plus sincère, le plus sensible des amis ! » (*)

Selon le récit de la mère d'Adès, le jeune écrivain accompagne Alice Mirbeau dans les formalités de l'après-décès, en l'aidant à ranger les papiers du Maître et notamment à classer les œuvres posthumes qu'elle est intentionnée à publier. Comme un échange de lettres du Fond Adès le prouve, c'est Adès qui rédige les inscriptions des plaques commémoratives posées à Trévières et Rémalard. Dans les années qui suivent la mort de Mirbeau, Adès restera en étroit contact avec la veuve et ils se rendront mutuellement visite à plusieurs reprises. Il publiera dans la presse au moins quatre articles concernant le Maître admiré. (*)

Le 18 avril 1921, Albert Adès, qui a souffert dans les dernières années de fatigue et douleurs abdominales, meurt à 28 ans à Arcachon d'une maladie rare.



Dessin et photo: Octave Mirbeau par Sacha Guitry.

E. F. - C. B.

- * Toutes les citations d'Adès, sauf autre indication, sont de ses notes conservées dans le Fond Albert Adès à la Bibliothèque Nationale de France (Département de Manuscrits, N A F 28145). Ces annotations serviront partiellement à Adès à rédiger quatre articles parus dans la presse après la mort du grand écrivain.
- 1) La dernière physionomie d'Octave Mirbeau, « La Grande Revue », mars 1917.
- 2) L'œuvre inédite d'Octave Mirbeau, « Excelsior », 3 juin 1918.
- 3) Mirbeau critique d'art et collectionneur, « La Renaissance de l'art français et des industries de luxe », février 1919.
- 4) Octave Mirbeau à Cheverchemont, « Les Nouvelles Littéraires », 27 janvier 1934 (posthume). G. Pioch, Une visite à Octave Mirbeau, « Gil Blas », 11 août 1911.

Les Expositions Universelles et Coloniales à Paris Héritage matériel et immatériel

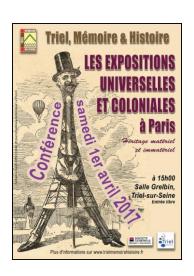


Le fleuve de l'Histoire a balayé certaines constructions réalisées pour les expositions universelles et coloniales parisiennes ; d'autres, et non des moindres ont résisté aux violents courants destructeurs. Des pièces importantes ont été parfois dénaturées ou rejetées par les éléments contraires sur d'autres rives. Il faut aussi reconstituer le puzzle d'éclats de ces féeries internationales, disséminés çà et là.

Amateurs de découvertes, munissez-vous de bonnes chaussures et surtout de la monographie : Les expositions universelles et coloniales à Paris, héritage matériel et immatériel et en route !

Des constructions importantes

Bien sûr, vous connaissez l'héritage de 1889, la tour Eiffel, ce «tuyau d'usine», cet «inexplicable échafaudage» ou ce «suppositoire». D'en haut, vous apercevrez le ballon captif semblable à celui de Giffard dans lequel la foule se pressait pour avoir une vue d'ensemble sur l'exposition de 1878. Vous voyez le Palais de Chaillot de 1937, ancré sur les fondations du baroque Trocadéro, comparé à un bonnet d'âne avec deux grandes oreilles. Son aquarium inspira Jules Verne pour Vingt mille lieues sous les mers. Le pont Alexandre III où est représentée la Neva en hommage à Nicolas II qui l'a inauguré en 1900 vous mènera au Petit Palais et au Grand Palais ; savez-vous que ce dernier, d'un périmètre de 1Km, fut un chantier moderne pour l'époque dont on retrouve le tunnel permettant le passage de wagonnets depuis le quai de la Seine ?





Station : Palais des Champs-Elysées

L'exposition, un inventaire à la Prévert

Prenez la première ligne de métro ouverte en 1900 à *Palais des Champs-Élysées*, pardon! *Champs-Elysées-Clémenceau*, direction le musée des Arts et Métiers, riche des inventions présentées aux expositions: la machine à multiplier, le premier moteur à essence à quatre temps, la Céleste, phonographe au pavillon de verre ou encore le mécanisme du *Cinéorama*, attraction de 1900, où les spectateurs avaient l'impression d'effectuer, dans la nacelle d'un ballon factice, un vol au-dessus de Paris grâce à la

projection de films panoramiques réalisés lors d'une véritable ascension.

L'exposition coloniale : des zoos humains

Reprenons notre promenade jusqu'au bois de Vincennes où, moins connu, trône le palais de la porte Dorée, au temps de la Grande France, palais des Colonies dont la façade entièrement sculptée montre les types humains et les productions d'Asie et d'Afrique.

Tout près se cachent un des rares pavillons d'exposition préservés au même emplacement : c'est le pavillon du Togo et du Cameroun, maintenant temple bouddhiste et un peu plus loin le Jardin d'Agronomie tropicale de l'exposition coloniale de 1907. Entrez par la porte d'Annam. Alors, devant les pavillons de



Femmes africaines exhibées et vieux messieurs.

l'Indochine, de la Réunion, du Dahomey ou de la Tunisie, des images s'imposeront à votre esprit : des africaines seins nus, séparées par une clôture de messieurs en costume et chapeau melon, au regard lubrique, des camps de bédouins reconstitués ou des repas d'indigènes transformés en spectacles. Encore en 1931, cent onze canaques étaient exhibés comme cannibales authentiques.

Ce déploiement des peuples colonisés n'a-t-il pas contribué par une indignation peu à peu partagée, après une utilisation dégradante de l'Autre comme objet, à la reconnaissance de son identité culturelle, à l'acceptation de l'indépendance politique et à la prise de conscience d'une fraternité humaine ?

Croisière virtuelle

L'organisation et la visite d'une exposition stimulent l'économie du pays, l'inventivité des ingénieurs ou la créativité des artistes. En embarquant sur un bateau-mouche, moyen de transport mis en service en 1867, abandonné puis repris définitivement seulement dans les années 1950, vous ne trouverez pas de grande cabine à l'avant, réservée aux dames, mais vous pourrez naviguer sur la Seine sans toutefois éprouver les sensations du Maréorama, attraction fort prisée à l'exposition de 1900, semblable à celles d'un parc de Marne-la-Vallée ou



L'ancien pavillon du Togo et du Cameroun.

du Futuroscope : un passager raconte : «Le commandant commence à donner ses ordres , la sirène se fait entendre, les chaînes grincent, les ordres se multiplient : en route ! » Un paysage défile, des vérins provoquent tangage et roulis, une soufflerie imite les tempêtes, des effets de lumière les orages et, partis de Villefranche, vous arrivez à Constantinople.»

Votre voyage sera plus court ; vous débarquerez devant le musée d'Orsay, anciennement gare et hôtel de 370 chambres, ensemble qui a failli être détruit dans les années 1970. Vous apercevrez sur le parvis les statues des continents qui se trouvaient sur la terrasse du Trocadéro et des animaux qui paradaient dans son jardin.

Des musées

Vous pourrez dans différents musées ou lors de concerts, admirer des œuvres réalisées en vue des expositions, *La Fée Électricité* de Dufy ou *La Vie Parisienne d'Offenbach* par exemple. L'archéologue Delaporte exposa des moulages d'Angkor Vat qui, après bien des vicissitudes, enfin restaurés sont maintenant au musée Guimet et conservent l'empreinte de bas-reliefs disparus. De plus, le contenu souvent exotique des expositions inspira les artistes, peintres et musiciens : en 1867, le japonisme fait fureur et en 1889, la musique de Bali et de Java inspire Claude Debussy.

Extension de l'excursion

Vous vous reposerez au Café de la Paix, inauguré dans le Grand Hôtel par l'impératrice Eugénie :

« C'est exactement comme chez moi ; je me suis crue à Compiègne ou à Fontainebleau. »

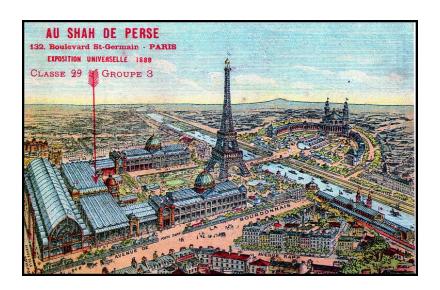
Puis, vous rejoindrez une des gares modernisées et agrandies pour les expositions et prendrez un train vers la banlieue. D'autres vestiges moins importants, de l'isba de Nogent-sur-Marne à la façade du pavillon Doulton de Maisons-Laffitte en passant par le chalet norvégien de la famille Bardot à Louveciennes (la liste n'est pas exhaustive) ont été démontés et déplacés.



Le pavillon Doulton situé à Maisons-Laffitte.

Vous constaterez au fil de ces promenades et de ces visites que l'héritage matériel de ces expositions, quoique disséminé, est important au grand dam de Mirbeau qui aurait souhaité que, à la manière d'un cirque, «elles ne laissent de leur passage parmi nous aucun souvenir durable et fâcheux.» De nombreuses attractions actuelles ont leur origine dans ces Luna Park temporaires. L'héritage artistique et photographique visible dans les musées est considérable. Enfin, la volonté d'obtenir une exposition universelle flatte toujours les ego nationaux. Peut-être sera-ce le cas pour la France de celle de 2025.

F.D.



Evocation de fééries d'un « autre temps »



Exposition Universelle de Paris en 1900. Pavillon du Champagne. Aquarelle de H. Toussaint.

Une belle assistance avait très tôt investi la salle Grelbin, en ce samedi 1^{er} avril 2017. Des habitués bien sûr, mais aussi de nombreux visages «inconnus» de notre association, des proches, des initiés, mais tous auditeurs attentifs et passionnés par l'exposé structuré de Françoise Desmonts, qui s'intéressait avec brio à l'historique des grandes expositions internationales organisées en France, à Paris.

Elle s'attacha à mettre en perspective les innovations qui jalonnèrent les deux derniers siècles et les retombées positives, économiques et sociétales liées à ces événements.

S'appuyant comme il se doit sur une présentation visuelle très étoffée, elle réussit à balayer les différents thèmes de sa présentation, avec l'apport de nombreuses citations d'auteurs, nourries de ses recherches larges et approfondies.

A l'issue de sa conférence, unanimement saluée par un

auditoire exigeant et conquis, elle se prêta de bonne grâce au jeu des questions et aux échanges informels qui clôturent traditionnellement les manifestations de notre association historique, autour d'un verre partagé. Françoise était assistée d'Annie-Michèle, Micheline et Solange, qui n'étaient pas trop de trois, pour tenir le stand des Éditions de TMH, où chacun aura pu trouver sa dernière monographie, mais aussi tous les ouvrages également disponibles à *La Boutique de TMH (voir site)*, et livrables par Poste.

Jean-Pierre HOULLEMARE

Hommage

Octave Mirbeau en Seine-et-Oise

Mirbeau et la nature

Nomade de l'âme, Octave Mirbeau révèle sa personnalité tourmentée aussi par ses errances résidentielles. Tout au long de sa vie, il alterne les séjours à Paris, où il fréquente les rédactions des

journaux, les théâtres, les expositions, les ateliers d'artistes amis, avec les «fuites» dans la campagne en quête de calme et beaux horizons. Le contact étroit avec la Nature est pour lui primordial. C'est la seule chose, avec la vision des œuvres d'art qu'il aime, qui peut apaiser son cerveau bouillonnant et le remettre en état d'écrire. Les arbres, les fleurs, les animaux, les berges des fleuves sont manifestations tangibles de la vie dans sa simplicité consolatrice, et en même temps signes d'une harmonie universelle à laquelle Mirbeau tend toute sa vie, pour se ressourcer et se purifier des aberrations de la société humaine.

En 1883, il s'installe pour un an à Audierne (Finistère) et il v purge l'amour destructeur pour Judith Vimmer, qui lui inspirera la Juliette du Calvaire. L'Abbé Jules est écrit pendant un séjour en 1887 à Kérisper (Morbihan), où Mirbeau reçoit Auguste Rodin. Entre 1889 et 1893, Octave et Alice habitent aux Damps (Eure), dans une propriété où Camille Pissarro peindra quatre célèbres tableaux du jardin et où la première mouture du Journal d'une femme de chambre sera rédigée. Mirbeau est un grand marcheur et depuis son enfance adore se promener dans les bois et au long de la mer. Il s'adonne aussi au travail de iardinage. Doué de connaissances botaniques étonnantes, comme il le démontre dans Le Jardin des Supplices, il plante ses fleurs et ses buissons, il soigne son potager avec affection paternelle.

Carrières-sous-Poissy

En souhaitant se rapprocher de Paris, où il a ses

amis et ses relations de travail, en 1893 il achète à Carrières-sous-Poissy le Clos-St-Blaise. Carrières n'est à l'époque qu'un petit village de 700 personnes bâti sur le coteau droit de la Seine. La maison de Mirbeau est en légère hauteur, le dos tourné vers la plaine où, en 1894, commence l'épandage des eaux des égouts pour l'irrigation des cultures. Dans son jardin qui descend vers la rue



Camille Pissarro, le jardin de Mirbeau aux Damps.

tout proche et la route Paris-Rouen aussi. Les Mirbeau quittent Carrières en 1898. Dans les années plus récentes, la maison a accueilli le mouvement d'évangélisation «La Cause», fondé par le pasteur protestant Fred Durlemann en 1920. Achetée en 1983 par la

et qu'il regarnit de fleurs, après

l'incurie du propriétaire précédent.

Mirbeau reçoit entre autres le poète Stéphane Mallarmé. S'il a

besoin de se rendre dans la capitale, la gare de Poissy est

Fred Durlemann en 1920. Achetée en 1983 par la municipalité, sur son emplacement s'élève aujourd'hui l'actuelle Mairie de Carrières-sous-Poissy.

Triel-sur-Seine

Après des séjours dans le Vexin et en Seine-et-Marne, en 1908, Octave Mirbeau revient en Seine-et-Oise. Il achète un terrain à Cheverchemont, sur les hauteurs de Triel, et il y fait bâtir la



La maison de Cheverchemont en 1919.

maison de ses rêves, tout près du bois de l'Hautil. Grande, lumineuse, entourée d'un grand jardin fleuri de roses et ombragé de peupliers, elle jouit d'une vue imprenable sur la vallée de la Seine et sur le petit village de Triel et son église gothique. La collection d'art de l'écrivain y trouve son écrin d'élection : dans chaque pièce on peut admirer les œuvres de Monet, Rodin, Maillol, Renoir, Van Gogh, Cézanne, qu'il a réunies tout au long de sa vie.

De plus en plus malade, Mirbeau ne peut plus écrire et Léon Werth terminera à sa place *Dingo* en 1912. Le dramaturge Sacha Guitry, l'écrivain Marguerite Audoux, le peintre Francis Jourdain, le collectionneur d'art Georges Besson rendront visite au grand polémiste retiré à Cheverchemont. En 1914, il se lie d'amitié avec les romanciers

égyptiens Albert Adès et Albert Josipovici, ses voisins à Triel. Dans son jardin, ils lui lisent leur roman *Le Livre de Goha le Simple*, qu'il apprécie énormément (voir p.9). Il en signera la préface en 1916. Après sa mort, en 1918, Alice fait don de la villa de Cheverchemont à la Société des gens de lettres.



Le grand mystificateur sort du purgatoire Mirbeau aujourd'hui

Les Hommes du jour

Journaliste, conteur, romancier. dramaturge. Octave Mirbeau a été «considéré dans toute l'Europe, au tournant du siècle, comme un des écrivains les plus éminents et les plus représentatifs de notre littérature.» Malheureusement, quand sa « voix de prophète et d'imprécateur» s'est tue, ceux dont il avait dénoncé les méfaits se sont vengés en occultant durant pratiquement un siècle la partie la plus forte et dérangeante de son œuvre.

« Et on a longtemps eu une fâcheuse tendance à réduire son immense production à deux titres emblématiques autant que scandaleux. Journal d'une femme de chambre» (1900) et «Le Jardin des supplices» (1899), qui ont fait de l'ombre à ses œuvres les plus originales, telles «L'Abbé Jules» (1888) ou «La 628-E8» (1907) ».

«On lui a fait payer chèrement son refus des compromissions, sa désespérée. lucidité indéracinable passion pour la Justice, son mépris des étiquettes, son rejet des formes consacrées et des genres codifiés, bref son incorrection politique et littéraire rédhibitoire! »

S'il a eu le courage d'aller «du pire vers le mieux», c'est parce qu'il a toujours jeté toutes ses forces dans les batailles qu'il a

courageusement engagées, sans se soucier du des susceptibilités qu'en-dira-t-on, l'hypocrisie en usage qui ont servi de repoussoir (on l'a qualifié de pornographe...) ou ont interdit de le bien lire et de comprendre son apport et ses innovations littéraires (on a tenté, par exemple, de l'embrigader parmi les naturalistes honnis). On a feint symptomatiquement d'oublier ses grands combats esthétiques, littéraires et politiques.

«Depuis une vingtaine d'années, le grand démystificateur commence enfin à être reconnu à sa vraie valeur et mis à sa vraie place : une des toutes premières. Les raisons pour lesquelles tous ceux qui le (re)découvrent aujourd'hui manifestent

tant d'enthousiasme, de ferveur et de jubilation, sont celles-là mêmes qui, depuis un siècle, lui ont valu la réprobation, les sarcasmes ou les foudres posthumes des bien-pensants de tout poil que sa disparition ne pouvait que réjouir.»

Toutefois, il reste encore des îlots de résistance. La longue «traversée d'une interminable phase de purgatoire» n'est pas complètement achevée. Exemple : Il n'y aura pas de commémoration du centième anniversaire de la mort d'Octave Mirbeau au Musée d'Orsay!

Le « chantre attitré de Monet, de Rodin, de Van Gogh, de Cézanne, de Pissarro, de Camille Claudel, de Maillol, de Bonnard et de Vallotton... » n'ira pas au Musée d'Orsay dont la raison d'être est de faire connaître les beaux-arts de la Belle Époque.

Dans un article paru dans le n°24 des Cahiers

Octave Mirbeau, sous la plume de Pierre Michel, président de la Société Octave Mirbeau, nous apprenons qu'à la suite de longues tractations, le Musée d'Orsay a refusé de rendre hommage à Octave Mirbeau dans le cadre de la commémoration internationale du centième anniversaire de la mort du grand critique d'art. «Zéro» participation! amène Pierre Michel à s'interroger ironiquement : «Pourquoi cet ostracisme à l'égard d'Octave

Mirbeau et la Société Octave Mirbeau [qui] n'est

l'intellectuel éthique, engagé pour la Justice, la

qui a mis son génie au service des



opprimés et des grands créateurs.

C. Barouh

Sources : - Jean-François Nivet et Pierre Michel - «Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle » (Biographie) -Librairie Séguier 1990 (1020 p.).

- Collectif Octave Mirbeau, Le Justicier Supplément aux cahiers Octave Mirbeau n°7 (Exposition de la Société Octave Mirbeau - Angers 1998-2000 - 48 p.).
- Pierre Michel « Octave Mirbeau, le scandaleux » Editions anarchistes 1990-2014 (30 p.).

Berthe Morisot (1841-1895) ... rendre les vibrations de la lumière...

... un artiste est une réaction ; il répond à l'habituel par l'insolite, perçoit ce qu'il y a d'étrange dans le banal, distille le pur de l'impur, par une opération mystérieuse... (1)

Maurecourt, Mézy, Juziers... Berthe Morisot a trouvé dans notre région les modèles, les paysages et la lumière qui ont satisfait ses «besoins permanents de nature»...extraits et commentaires choisis.

C.B.

Une œuvre moins usée par les regards

Près d'un siècle après sa disparition, l'œuvre de Berthe Morisot demeure parfois tributaire de quelques jugements hâtifs et peut-être teintés de misogynie latente qui tendent à faire d'elle, à ses débuts, une simple élève de Manet, ce qu'elle ne fut pas, et à la situer, au cours de ses dernières années, dans le sillage de Renoir, vue contestable. (2)

« Rarement un artiste habité par autant de doutes et de pensées sombres, hanté par l'impermanence des choses, aura dissimulé dans son œuvre ses drames intimes, ses angoisses, son désespoir. Comme si, à travers son art, elle avait voulu redonner à la vie la couleur de ses rêves ». (3)

Chez elle la délicatesse n'exclut nullement la force et ses tableaux se situent à la fois au plus haut de l'Impressionnisme dont elle demeure par son œuvre comme par le rôle actif qu'elle y joua l'une des figures majeures et au meilleur de la peinture française dont elle représente l'un des jalons marquants.

Cette œuvre est aujourd'hui à redécouvrir sous ses trois aspects essentiels : la peinture où elle égale souvent les plus grands, le pastel où elle se situe au niveau d'un Degas, l'aquarelle enfin qu'elle manie avec autant de subtilité que d'invention.

Peut-être, de prime abord, cela s'explique-t-il par le fait qu'elle ait été moins divulguée que d'autres, moins reproduite, donc moins usée par les regards qu'elle sait encore surprendre.

Mais si on y découvre aujourd'hui un charme intact, elle le doit à d'autres qualités qu'à ce simple accident, en premier lieu à cet heureux mélange de fraîcheur et de subtilité sans cesse renouvelé, de spontanéité et de science cachée qui est le secret de son équilibre, de son harmonie et la raison de sa permanence.

Œuvre discrète comme celle qui la mena à bien, sans éclat ni parade, œuvre secrète qui ne découvre sa vraie valeur qu'avec la distance établie par le temps, œuvre profonde derrière l'apparence de ne saisir que le fruit fugitif, l'instant qui passe, le pollen bientôt envolé.

L'apparence n'est ici que le masque d'une pudeur : si tout est suggéré, allusif, jamais appuyé, tout est néanmoins saisi et désormais captif, sans y paraître, d'une touche subtile et ramenée à son essence. D'où cette impression, un siècle après, de jouvence, de modernité épanouie comme si tout avait été peint hier. (2)





Edouard Manet (1832-1883)

Portrait de Berthe Morisot étendue.

Huile sur toile (1873)

Offert par Manet,
elle le conserva toute sa vie.

La palette claire d'une rebelle

Berthe Morisot était une «rebelle». Tournant le dos très jeune à l'enseignement académique du peintre lyonnais Chocarne, elle a fondé avec Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, Degas, le groupe d'avant-garde les «Artistes Anonymes Associés», qui allait devenir la Société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs regroupant des impressionnistes. Sa volonté de rupture avec les traditions, la transcendance de ses modèles, et son talent ont fait d'elle «la grande dame de la peinture» selon Anne Higonnet.

Complétant l'enseignement de peintres copistes ou paysagistes, la famille Morisot ayant passé l'été 1861 à Ville-d'Avray pour que les jeunes filles Edma et Berthe puissent peindre auprès de Corot, il devint bientôt un familier de leur domicile parisien rue Franklin. C'est de lui que Berthe tient «sa palette claire et son goût pour les traces apparentes de pinceaux».

Le musée Marmottan-Manet a consacré à Berthe Morisot une grande rétrospective de mars à août 2012. C'était la première rétrospective qu'on lui accordait à Paris depuis près de cinquante ans. En 1966, Michel Monet, dernier descendant direct de Claude Monet, lègue la collection des tableaux de son père au musée. En 1996, les arrière-petits-enfants de Berthe Morisot, Denis et Annie Rouart, lèguent par l'intermédiaire de leur fondation, leur collection (25 toiles, une cinquantaine d'aquarelles et la collection d'impressionnistes de leur aïeule). Cela fait de ce musée le dépositaire du premier fonds mondial d'œuvres de Claude Monet et de Berthe Morisot. (4)

Les aquarelles de l'apaisement

La famille Morisot et leurs proches amis ont subi la période tourmentée à Paris de la fin du Second Empire. L'occupation prussienne, l'insurrection qui suivit et le blocus des Versaillais. Des traumatismes qui divisèrent la famille. [Leurs amis] les peintres étaient divisés sur l'attitude à adopter, certains s'installèrent en Province, ou même à l'étranger, d'autres troquèrent le pinceau pour le fusil. Berthe Morisot était restée à Paris, rue Franklin, elle voit son atelier hors d'usage, transformé en caserne provisoire. Très ébranlée par les évènements de ces deniers mois, elle garde son calme et peint ; puis sa famille l'éloigne en Normandie chez sa sœur Edma. C'est là qu'elle réalise sinon ses premières aquarelles du moins celles qui lui permettront de porter «cette technique à son plus haut niveau». (2)

Une période que Dominique Bona intitule *L'aquarelle, antidote des passions...* «A Cherbourg, elle s'adonne à l'aquarelle, qui a le mérite de ne pas demander trop d'efforts physiques. Elle n'a plus assez de forces pour transporter son lourd chevalet! Elle peint ainsi une première version du *Port de Cherbourg,* qu'elle transposera plus tard sur la toile, et deux portraits d'Edma [sa sœur], allongée sur l'herbe, en robe grise, la petite Jeanne à ses côtés, qu'on appelle *Au bord de la forêt* et *Femme et enfant assis dans un pré*. Les tons sont vifs ; le pinceau se pose à peine sur le papier, comme si le but était de capter la lumière, et de laisser au monde sa transparence, aux êtres leur inaccessibilité. La petite fille et la mère sont



Berthe Morisot Jeune femme assise au bois Aquarelle sur papier. (1885)



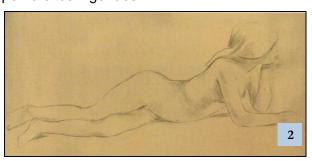
Berthe Morisot
Femme et enfant au bord de la mer
Aquarelle. (1874)

légères ; la nature autour d'elles forme un écrin à leur image et rien ne pèse ; tout est calme et murmure, harmonieux, serein.

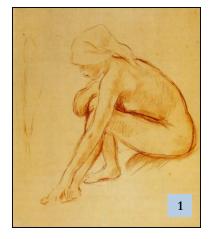
Berthe se prend de passion pour l'aquarelle. C'est elle qui éclaircit sa palette et affine sa touche, et lui enseigne les profondeurs de la légèreté. Berthe peindra désormais sans appuyer le pinceau, sans souligner, surtout sans cerner, par touches qui se juxtaposent, se frôlent, s'enlacent, et gardent cette apparence spontanée, et comme suspendue de l'aquarelle, qui donne toujours l'impression que la toile est inachevée. On lui a laissé un peu de blanc, un air de liberté. Berthe utilisera désormais l'huile avec cette fantaisie et cette hardiesse que permet l'aquarelle. Elle en a fini avec les contrastes comme avec les demi-teintes. Et de même que la guerre s'efface, que la France panse ses plaies, elle ne veut plus peindre que la clarté. En atomes colorés, vus par les yeux de l'enfant, les éblouissements de la lumière.»

Rencontre du peintre et de son modèle Gabrielle Dufour

Il y a dans l'œuvre de Berthe Morisot, tout entière consacrée au sexe féminin, une période, qualifiée par Dominique Bona *Une frénésie de jeunesse* ⁽⁵⁾, pendant laquelle *la femme en noir* vit au milieu d'un bouquet de modèles, des très jeunes filles en fleurs. Ainsi «Tandis que le deuil a envahi la vie de Berthe Morisot et revêtu de noir ses robes et sa maison, elle peint les scènes les plus gourmandes et les plus sensuelles de son œuvre. Obsédée par la vieillesse, ainsi qu'en témoignent ses notes secrètes, elle ne veut voir que la jeunesse, ses charmes acides et ses perversités ingénues.



Voici le joli corps mince de Gabrielle Dufour, une jeune fille du village de Mézy, en faneuse, au



milieu des foins, ou en bergère couchée, un fichu rouge sur la tête, à plat ventre sur l'herbe, une chèvre blanche broute à ses côtés. Une variante s'intitule «Bergère nue couchée» : c'est la même scène et le même modèle, nu cette fois comme un ver. Elle n'a gardé que le fichu sur la tête. Son corps est lisse, encore impubère. Elle a de

longues jambes, un petit ventre rond, des hanches qui commencent à se former, pas du tout de seins. Elle rêve, dans son simple appareil, abandonnée au soleil et aux caresses de l'herbe.

Gabrielle pose nue encore, en baigneuse, le même fichu cache ses cheveux, assise près d'une rivière où poussent des roseaux. Elle trempe une jambe dans l'eau. Un canard noir passe au loin, près d'une barque échouée.

Le corps juvénile et gracieux se détache sur le fond bleu-vert de l'étang (ou bien est-ce une rivière ?), au point que le fichu lui-même se fond dans les tons d'orange clair de la peau. La chair fraîche de l'adolescence, le goût vert de l'enfance avant qu'elle ne se perde : il y a dans ces nus qu'inspira Gabrielle Dufour une espèce d'amour sincère et passionné pour la vie, dans son tout premier état. Une nostalgie du paradis perdu.»



Berthe Morisot (1891)

- 1 Etude pour *La Baigneuse*, sanguine.
- 2 Bergère nue couchée, crayon.

Huile sur toile:

- 3 Bergère couchée.
- 4 Bergère couchée.
- 5 Bergère nue couchée.
- 6 Baigneuse.







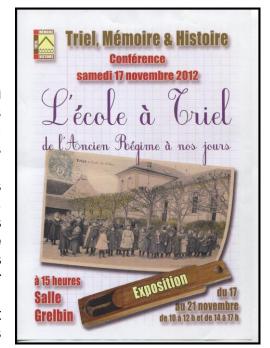
Sources:

- 1 Paul Valéry Au sujet de Berthe Morisot Catalogue de l'exposition « Berthe Morisot » musée de l'Orangerie 1941.
- 2 Jean Dominique Rey Berthe Morisot Les maîtres de la peinture moderne Flammarion 1982.
- 3 Jean-Marie Rouart Berthe Morisot : une blessure devenue lumière Catalogue exposition musée Marmottan-Monet 2012.
- 4 Wikipédia Article Berthe Morisot.
- 5 Dominique Bona Berthe Morisot, le secret de la femme en noir Biographie Grasset 2000 Livre de poche 2002.

Partenariat avec les établissements scolaires de Triel

Comme chaque année, plusieurs membres de TMH ont eu le plaisir d'intervenir dans la plupart des écoles élémentaires de la ville. Nous recevons, à chaque fois, un accueil chaleureux, tant de la part des enfants que des enseignants. Cette collaboration nous paraît fructueuse, elle nous permet de mieux voir quelles sont les attentes des différentes équipes pédagogiques, et d'observer les réactions des enfants, à la présentation des thèmes abordés. Cette année encore, la palme revient à « l'école d'autrefois », suivi par « l'histoire des rues » et « des commerces ». Nous nous sommes souvent quittés sur un « Au revoir, à l'année prochaine! »

Ces thèmes peuvent être approfondis car ils ont fait l'objet de monographies et de conférences-expositions que les





Triellois ont appréciés. En novembre 2012, c'est «L'école à Triel, de l'Ancien Régime à nos jours», en novembre 2011, ce sont des «Regards croisés sur nos anciens commerces», et puis les «Rues, chemins et sentes de Triel, toute une histoire...» ont été «révélés» en avril 2013.

En septembre 2016, l'exposition de TMH sur l'école à Triel, mise à la disposition de la bibliothèque municipale a permis aux grands et aux petits d'admirer les magnifiques travaux d'élèves des temps jadis, tels ces cahiers si joliment décorés de riches dessins coloriés ou de fins ouvrages de couture, montrant que nos aïeux étaient de véritables artistes.

Hors-les-murs

TMH au 12^{ème} Salon du livre à Maule

Rencontres, dédicaces, romans, poésie, histoire, témoignages, jeunesse ont occupé cette journée d'échanges qui a fait connaître les publications de TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE à un public dont la curiosité n'a d'égal que la gentillesse des organisateurs.

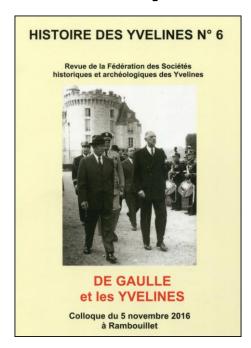
TMH a été invité à présenter ses monographies au 12 ème salon du



Livre à Maule, le 16 novembre 2016. Une biennale créée dans la vallée de la Mauldre par l'ACIME (ASSOCIATION CULTURELLE pour l'INFORMATION de MAULE et des ENVIRONS) qui a réuni, cette année encore, près de soixante auteurs.

Un rendez-vous de convivialité attendu par tous, auteurs et lecteurs. Une occasion supplémentaire de rencontrer d'autres associations historiques et des écrivains aux œuvres diverses : romans, histoire, actualités, témoignages, policiers, sociologie, biographie poésie et de merveilleux livres souvent dédicacés par les auteurs.

TMH au colloque de la Fédé : De Gaulle et les Yvelines



Tous les deux ans, la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines, sous la présidence de François Boulet, organise un colloque réunissant les cercles historiques de notre département, pour présenter des communications sur un thème imposé, cette année : **De Gaulle et les Yvelines.**

Nous nous retrouvons à Rambouillet, à la Lanterne, dans une vaste et magnifique salle de conférence. Le public est moins nombreux que les années précédentes, le sujet annulait, peut-être de fait, les villes que le Général De Gaulle n'avaient pas marqué de son passage et elles étaient nombreuses.

Marc Robert, maire de Rambouillet, accueille les participants et rappelle ce qu'il considère comme les trois valeurs fondamentales du gaullisme : « ...l'intérêt national, qui anime le gaullisme, la vertu, ...dimension essentielle du gaullisme originel... et le progrès, ... un progrès tourné vers la liberté, celle qui respecte l'autre, sans haine... »

Cette manifestation était sous le patronage de Pierre Bédier (Président du conseil départemental des Yvelines), qui rappelle dans son avant-propos le « rapport constant du pouvoir avec les Yvelines... » et « ...une grande partie de la vie et de l'œuvre du Général De Gaulle...se rattache à notre département... »

Dix communications ont été sélectionnées : De Gaulle à Saint Cyr, présentée par Pierre Renard, de « l'Histoire des Yvelines », De Gaulle et la libération de Rambouillet, par Olivier Lallemant, De Gaulle à Marly-Le-Roi, par Rudy Mahut, De Gaulle à Saint Arnoult en Yvelines, par Jean-Claude Houssinot, De Gaulle à Mantes-La-Jolie, par Michel Sevin, Versailles et Charles De Gaulle par Fabien Oppermann, De Gaulle et Kroutchev: les entretiens de Rambouillet, par Jacques Marec, La rencontre De Gaulle -Bourguiba- le 27 février 1961 au château de Rambouillet par Pierre Barbier, De Gaulle face à Eisenhower et Nixon par François Boulet et enfin une communication empreinte d'émotion, Charles De Gaulle et Christian Fouchet, présentée par sa fille Lorraine.(*)

Toutes ces communications nous ont montré que dans ce cadre imposé, la « Petite Histoire », celle d'une ville, d'un lieu, croisait la « Grande », celle de notre pays et des pays partenaires à cette époque.

Chaque participant a pu repartir avec une nouvelle perception de ce personnage de notre histoire contemporaine, qui aujourd'hui encore, sert souvent de repère au monde qui nous entoure.

Le colloque est aussi une journée de rencontre et de partage lors du repas, où lors des pauses pendant lesquelles nous pouvons prendre connaissance des ouvrages réalisés par les autres associations et chacun peut d'ailleurs proposer à la vente ses brochures, monographies ou livres.

Le prochain colloque en 2018 aura pour sujet : «les fêtes dans nos villes et villages»...ce qui nous laisse à penser que la réunion sera très ouverte et plaisante...

Danièle Houllemare

(*) Histoire des Yvelines N°6. « DE GAULLE ET LES YVELINES » aux Ateliers Frazier - 2016.

Lambert-Tissandier-Latécoère, trois pionniers de l'aviation

Une conférence donnée à Croissy par Danièle Houllemare et Jean-Claude Desmonts

Ce samedi 20 novembre 2016, nous sommes reçus Jean-Claude et moi (photo), dans le cadre très agréable du château Chanorier, à Croissy, par les responsables du cercle historique « La Mémoire de Croissy ». A leur invitation nous devons réitérer la conférence déjà présentée à Triel au mois de mai. Cette manifestation était l'aboutissement d'une aimable collaboration entre «Triel, Mémoire & Histoire» et «La Mémoire de Croissy».

En effet, le travail que Jean-Claude a réalisé sur Lambert et Tissandier l'avait conduit à prendre contact avec le cercle historique de Croissy – ville où Paul Tissandier vécut de nombreuses années – dans l'espoir d'y trouver quelque piste nouvelle pour ses recherches. Non seulement Jean-Claude reçut un accueil particulièrement chaleureux des responsables de « La Mémoire de Croissy », mais il eut le bonheur inespéré d'y rencontrer les petits-enfants de Paul Tissandier, qui lui ouvrirent très généreusement leurs abondantes archives familiales. Ainsi il put considérablement enrichir ses connaissances sur Charles de Lambert et Paul Tissandier, pionniers de l'aviation et créateurs de cette étrange machine, appelée hydroglisseur, qui avait battu le record du monde de vitesse sur l'eau à Triel en novembre 1913.



L'autre sujet de la conférence portait sur l'illustre Pierre-Georges Latécoère, homme de convictions à l'esprit novateur, qui fut à l'origine de l'Aéropostale, la première ligne aérienne régulière au monde. Pour illustrer ce travail, j'ai pu puiser dans l'important fonds photographique de la Fondation Latécoère, grâce à l'aimable autorisation de Bernadette Desalbres.

Forts de ce que nous estimions être une marque de confiance du cercle historique local à notre égard, mais également soucieux de ne pas décevoir – d'autant qu'un membre de l'Aéroclub de France nous honorait de sa présence – nous avons déroulé notre présentation devant un public attentif et passionné par l'évocation des débuts de l'aviation. Ce moment de rencontre et de partage fut particulièrement agréable.

Danièle Houllemare

Le poilu et les monuments aux morts Une troisième «exportation» de nos conférences le 25 février 2017 à Chavenay



Chavenay, où se trouve ce village? Avec force renfort de cartes, guides et GPS, Jean-Claude et moi (Photo), après avoir rempli le coffre de la voiture de nos monographies, de panneaux d'exposition et de matériel technique TMH, nous partons avec notre cohorte de poillus à l'assaut d'un nouveau bastion. Après les châteaux de Maisons-Laffitte et de Croissy, la ferme Brillon ne pouvait nous résister! Proche d'un joli lavoir, cet ancien presbytère, devenu, une fois le curé chassé à la Révolution, le domaine de l'instituteur, où l'on peut d'ailleurs voir un abécédaire et une phrase moralisatrice du XVIIIe, nous accueillit confortablement.

Après les présentations de Madame Bouchez de l'association historique de Chavenay et de Madame Lafforgue de celle de Beynes, aidée toujours par Jean-Claude pour le diaporama, j'ai essayé de redonner vie à nos poilus et de rappeler le cynisme de certains, architectes ou sculpteurs âpres au gain sur leurs dépouilles.

Monsieur Thalaud, généalogiste, donna quelques informations sur ses recherches et une habitante de Mareil-sur-Mauldre nous apprit la présence d'une inscription rarissime sur la liste des morts de la Grande Guerre : celle du nom d'une femme infirmière (j'avoue, je n'avais pas vu tous les monuments des Yvelines au nombre de 260).

Un pot de l'amitié conclut cet après-midi qui nous permit de prendre des contacts et de vendre quelques-unes de nos monographies, en particulier celle des *Chasses Royales dans les Yvelines* : en effet, sur le secteur de Beynes et Chavenay se trouve une ancienne fauconnerie.

Puissions-nous regarder d'un autre œil ces monuments qui nous sont familiers et raviver en nous la flamme du souvenir pour que ces morts pour la France ne soient pas, comme l'écrivit Aragon, «qu'un mot d'or sur nos places.»

Françoise Desmonts



Le Petit Moulin: historique, culturel et naturel Anciennement appelé le moulin de Hotton, le Petit Moulin apparaît en 1207 lorsque les moines de l'Abbaye obtiennent un dixième du *molendino d'Auton*. En 1586, le moulin est rebâti après d'importants travaux, rétabli en moulin "bien moulant tournant travaillant faisant de bled farine". Après la Révolution, le petit moulin comme l'Abbaye des Vaux de Cernay est vendu comme bien national. Ensuite, il revient au Duc de Luynes, propriétaire du Château de Dampierre. L'activité de moulin à farine perdure sous la Révolution avant de disparaître peu à peu jusqu'au début du XIXème siècle, le moulin est alors régulièrement loué. Après la disparition de l'activité de meunerie, le moulin est transformé en auberge à la mode, un lieu qu'apprécient fortement les artistes et les touristes, promeneurs parisiens du dimanche.

Rencontres dans le Parc naturel régional de la haute vallée de Chevreuse

Cette journée ensoleillée du 27 avril 2017 restera pour les promeneurs triellois que nous sommes, marquée par ces rencontres : un moulin, un château et un personnage comme sorti d'un roman de Balzac.

L'endroit : les Vaux de Cernay. Un joli vallon aussi étroit que marécageux dans lequel se faufile entre d'énormes blocs de grès un petit torrent, le ru de Vaux. Ce site, très prisé à la fin du XIXème siècle par des peintres paysagistes (peu connus) quittant Barbizon pour ces pentes offrant l'illusion de la montagne, nous l'avons aussi parcouru sur quelques chemins escarpés, sous la houlette bienveillante et savante de la guide Florence Godinho la vigilance et de organisatrice, Françoise Desmonts, toujours attentive à ce que tout se passe bien. Et puis, ce fut la découverte du Petit Moulin. Pourquoi petit? Parce que quelques encablures au-dessus était situé le ... Grand Moulin, dont il ne reste plus trace mais qu'un immense étang, toujours en eau, alimentait puissamment jadis. L'énergie à cette époque était déjà «zéro carbone».

Le Petit Moulin récemment restauré, abrite aujourd'hui un musée. L'intérieur paraît tout neuf, c'est devenu un complexe culturel bien conçu qui ne contient pas d'œuvres artistiques, excepté un tableau, mais un ensemble pédagogique qui nous a permis de découvrir la géologie très particulière de cette vallée des Yvelines, l'histoire locale et la meunerie. Une surprise de taille nous attendait ! En effet, si la venue en ce site magnifique de peintres paysagistes, lassés de la foule à Barbizon, est illustrée par un petit film très *artistique* constitué d'images convenues, le texte du commentaire a pour auteur... Guy de Maupassant. Une lettre écrite comme un vrai reportage. Décidément cet écrivain nous suit ou plutôt nous précède partout !





L'Histoire... toujours l'Histoire...

Après l'épisode convivial autour de la table d'hôtes du restaurant aussi rustique que sympathique de La-Celle-Les-Bordes, le château du même nom nous a ouvert ses portes (photo).

C'est à vrai dire le châtelain qui nous accueille car il ne manque aucune occasion d'accueillir le public venu admirer ses collections : «Les belles choses appartiennent à ceux qui les aiment ! » est son dicton de conservateur-privé. Jovial et très sûr de lui, c'est ainsi qu'il nous a annoncé son titre puis, pendant deux heures et demi fait l'honneur d'une visite commentée de son château aux multiples pièces et escaliers, comme il se doit pour une demeure de cette taille et de cette époque.



Débordant de chefs-d'œuvre remarquables et de centaines de *massacres* remarqués (2400 ?), nous avons été surpris et impressionnés. Tout ces trophées cynégétiques dont de très nombreuses têtes de cerfs et autres *souvenirs* n'ont pas manqué de nous interpeller sur les mœurs aristocratiques d'une époque pas si lointaine car ils proviennent presque tous des chasses à courre pratiquées à l'époque de la duchesse d'Uzès (1847-1933).

Mais retenons surtout les tableaux précieux, les meubles rares, les *antiques* authentiques et surtout, toutes ces pièces de musées dont il ne faut pas demander le prix. L'arrangement des chambres et salons, leur décoration, enfin les restaurations immobilières qui ont été réalisées à grand frais méritent notre admiration pour l'œuvre (la *mission*) dont Thierry Gobet, historien, économiste et érudit s'est investi. En plus, notre guide passionné a cherché à nous transmettre toute l'importance artistique aussi bien qu'historique qu'a sa vocation inaltérable. On ressent aussi qu'il veut nous faire comprendre sa passion pour l'histoire du château et celle des objets qu'il y expose. On comprend mieux son attachement à cette demeure et on ressent aussi un certain respect devant la science et la pédagogie qu'il met à nous communiquer son enthousiasme par des commentaires parfois véritablement lyriques.





Le thème cynégétique

Le grand salon et son impressionnante collection de bois de cerfs chassés dans la giboyeuse haute vallée de Chevreuse. Depuis plus d'un siècle, le château est réputé pour sa collection de près de 2400 massacres de cerf, la première de France, ornant chacun des murs et des plafonds des salles de réception du rez-de-chaussée, jusque dans les escaliers et sur les façades extérieures. Tous les cerfs ont été chassés à courre en forêt de Rambouillet. Sur chaque massacre sont inscrits la date, le lieu et les circonstances de la prise de l'animal.

Rencontre dans un château historique

Situé dans les Yvelines à proximité de Rambouillet, le château de la Celle-les-Bordes, vieux de plus de quatre cents ans, est l'un des plus anciens d'Ile-de-France encore conservés. Notre visite fut un véritable voyage intemporel et c'est grâce aux commentaires de Thierry Gobet que nous avons pu faire la part entre le château, son architecture, son histoire et les collections qu'il abrite.

La Celle-les-Bordes devint le fief de la famille de Harville vers 1363. Claude de Harville (vers 1555-1636), compagnon d'Henri IV, fut gouverneur de Compiègne. Il épousa Catherine Jouvenel des Ursins, descendante d'une très grande lignée, en 1579 et entreprit la construction de l'actuel château de la Celle entre 1607-1614 soit 20 ans environ avant celle du pavillon de chasse de Louis XIII à Versailles et 60 ans avant celle du château de Dampierre. Vers 1717, une aile reliée au corps de logis fut construite.

Au cœur de la giboyeuse forêt d'Yvelines où il est voisin du château du Marais, propriété du grand ministre d'Henri IV, Sully puis du fameux Boni de Castellane, ami de la duchesse d'Uzès, de l'ancien château de Saint-Hubert, rendez-vous de chasse de Louis XV, et du château de Rambouillet, propriété royale. En 1783, le château de la Celle qui reçut la visite de tous les rois de France jusqu'à la Révolution, accueillit la reine Marie-Antoinette qui y prit le souper après une journée de chasse.

A partir de la seconde moitié du XVIIIème siècle, au gré des héritages, des ventes et des achats, plusieurs familles habitèrent le château. En 1870, il fut acheté aux enchères par Emmanuel de Crussol d'Uzès (1840-1878). A la mort du duc de Crussol en 1878, son épouse la duchesse d'Uzès (1847-1933), née Anne de Rochechouart de Mortemart hérita du château. A nouveau, la Celle connut de grandes heures avec l'activité de vénerie que lui consacra sa propriétaire. Son petit-fils Pierre de Cossé-Brissac (1900-1993), 12ème duc de Brissac, hérita du château en 1936. Ensuite les héritiers se séparèrent du château que la famille de Thierry Gobet acquit en 2004.

Journée du Patrimoine 2016 Le QUIZZ historique de TMH

Incollables, les Triellois!

Samedi 27 septembre 2016, le parcours historique du centre-ville a été l'objet d'une épreuve particulièrement enrichissante pour ceux qui l'on réussie : 26 questions concernant l'histoire de leur ville. Les nombreux participants venus partager la promenade avaient sûrement eu envie de mieux connaître la ville, ils ont été bien servis ! En effet, les 17 panneaux implantés aux endroits clefs du centre ville, contenant les solutions étaient là pour répondre à toutes les curiosités, bien que pour certains la difficulté venait d'ailleurs : les lire attentivement et cocher la bonne case sans se tromper.

Les femmes et les hommes célèbres ou moins connus qui habitèrent ou passèrent jadis par Triel où séjournèrent-ils? A quelle époque? Et que faisaient-ils dans la vie? C'est à toutes ces questions et à bien d'autres interrogations que servent ces panneaux et si le paysage des bords de Seine inspira de nombreux peintres, si des écrivains, des nobles ou des citoyens ordinaires ont donné leur nom à des lieux, des rues ou des bâtiments devenus familiers, il est indispensable de savoir qu'ils existèrent réellement, devoir de mémoire oblige.

Par exemple : la 17^{ème} question (Q) demandait : « Tous les Triellois connaissent la salle Grelbin. Mais qu'y avait-t-il avant à cet endroit ? Réponse : L'usine de M. Grelbin (photo ci-dessous).

Autre exemple la question 23 (W) interroge sur cette petite tour qui *encombre* le carrefour près de l'Espace Senet. Ce n'est ni une tour ni un moulin mais un réservoir d'eau pluviale bien utile jadis quand l'eau n'arrivait pas dans chaque maison comme aujourd'hui. Et la profession d'Eugène Senet (ancien maire) ? Il était parfumeur.

Actuellement 17 panneaux ont été répartis dans le centre ville, d'autres sont en cours de réalisation. Nombreux sont les curieux qui attendent de savoir à quels emplacements ces derniers seront implantés. Réponse : à celle qui leur est destinée !

Triel, riche d'un passé à redécouvrir ne manque pas de ressources historiques : maisons existant ou ayant existé, traces d'évènements, sites ou lieux à expliquer, décrire et commenter... Actuellement Triel, Mémoire & Histoire vous propose les 17 panneaux existants, prétextes à une (agréable) promenade à travers Triel-sur-Seine pour évoquer un temps où la ville s'appelait Triel tout court.

A propos : en quelle année et pourquoi *sur-Seine* a été rajouté au nom de la ville ?

C. B.





Ouverture de la boutique TMH

De l'idée...

Bien que notre association soit encore très jeune (elle soufflera sa 10ème bougie l'année prochaine), elle a déjà à son actif un nombre important de publications. On compte à ce jour un ouvrage publié en 2011, qui fut l'aboutissement d'un travail collectif *Triel-sur-Seine - Mémoire en images*, aux éditions Alan Sutton et plus d'une douzaine de monographies car depuis bientôt quatre ans, chacune de nos conférences est prolongée par une monographie spécifique, disponible le jour même de l'événement, permettant d'en approfondir le sujet.

Toutes ces publications sont bien évidement l'œuvre exclusive des membres de Triel, Mémoire & Histoire. Mais écrire des ouvrages et les publier sont une chose, les vendre en est une autre ! En effet, les coûts d'impression sont tels qu'ils pèsent très lourdement sur le budget serré de notre association. Aussi avons-nous cherché un moyen de les diffuser plus largement que simplement lors de nos manifestations. L'idée fut donc lancée de promouvoir nos publications par le biais de notre site internet.

...à la réalisation

C'est ainsi que naquit, à la fin de l'été 2016, une nouvelle rubrique sur le site de l'association : **La boutique TMH,** qui permet aux visiteurs de consulter le catalogue de tous nos ouvrages. Ils y trouvent, pour chaque publication, toutes les informations utiles : nom de l'auteur, description du contenu, éditeur, format, prix, Il est même possible d'en lire quelques pages afin de mieux l'apprécier avant de l'acheter.

Enfin, le visiteur peut directement commander en ligne, (presque) comme sur n'importe quel site marchand. Il lui suffit de remplir, en quelques clics, un formulaire très simple et de l'envoyer. A la réception de la commande, le responsable de la *Boutique TMH* prend contact avec son *client* afin de régler les dernières modalités (mode de paiement, livraison, frais de port).

Nous espérons ainsi que la *Boutique TMH*, non seulement permettra de mieux faire connaître nos publications, notamment au-delà des limites de la commune de Triel-sur-Seine, mais constituera également une vitrine des activités de notre association en même temps qu'un témoignage de son dynamisme.

Pour découvrir cette nouvelle rubrique dès maintenant, connectez-vous vite sur **www.trielmemoirehistoire.fr** et cliquez sur le bouton **La Boutique TMH** situé en haut à droite de l'écran. Nous serons ravis de satisfaire toutes vos commandes.

Jean-Claude Desrnonts



Recueils des premières conférences de TRIEL. MEMOIRE & HISTOIRE

Hors-série n°1 (années 2009-2011)

- > Le mystère du trésor de Jacques II à Triel. Histoire ou légende? «L'attrait parfois naît du mystère». Cette première phrase du premier article paru en 1891 au sujet de ce trésor résume une aventure qui aujourd'hui encore suscite bien des interrogations. Tous les ingrédients surgissent dès l'origine : un roi en exil réside à St Germainen-Laye, un château à Triel, une «route royale», la célèbre auberge de l'image, un relais de poste et une crypte sous l'église St Martin de Triel...
- > Découverte de la généalogie. «Pour savoir où l'on va il faut savoir d'où l'on vient... Dans ma famille il y avait des non-dits. Je me suis heurtée à des murs de silence. C'était une famille de taiseux. C'est ainsi que j'ai découvert, à force de recherches, la déportation d'un ancêtre au bagne des bagnes, celui de Saint-Laurent de Maroni en Guyane. Je me suis donc rendue à l'île de Ré pour voir d'où il était parti, j'ai jeté une gerbe de fleurs en mer pour lui rendre hommage.
- > Le massif de l'Hautil et ses carrières souterraines. Les carrières de gypse de l'Hautil sont devenues des carrières effondrées spontanément ou de façon dirigée par foudroyage des piliers. Elles s'étendent sur 650 ha. On y accède par des galeries en formes de voûtes, de quelques mètres de largeur et de hauteur et longues de plusieurs centaines de mètres. Une évocation nostalgique qui permet de parcourir par le texte et l'image de ce qu'il reste des galeries souterraines abandonnées.
- > D'une rive à l'autre et du bac aux ponts à Triel. Pendant longtemps, la Seine constitua une frontière naturelle protectrice à franchir. Les traversées se sont d'abord déroulées en barques puis en bacs à péage. En 1838 un pont fut construit, lui aussi à péage. Détruit en 1940, remplacé en 1945 par une passerelle dont il ne reste que le souvenir, ce n'est qu'en 1956 que fut inauguré le pont actuel
- > Les vitraux de l'église St Martin de Triel. Les splendides verrières de l'église datent des XV^e et XVI^e siècles, certaines sont attribuées au maître-verrier Enguerant le Prince. Inspiré des épisodes de la bible, le vitrail nous donne aussi un aperçu de la vie de nos ancêtres et leurs légendes. Dans le vitrail du *Pendu-Dépendu*, à l'auberge, les parents et leur fils dorment dans le même lit. Dans le vitrail du «Repas chez Simon» on peut voir comment la table est dressée. La multiplicité des personnages, le chatoiement des couleurs et la variété des situations constituent un message exceptionnel qui a traversé les siècles.
- > Regards croisés sur nos anciens commerces. Faire revivre l'activité commerciale et artisanale trielloise sur une période d'environ cent ans, par l'écoute des Triellois qui s'en souviennent c'est évoquer notre ville de Triel-sur-Seine comme elle était au début du siècle dernier : une cité riche de commerces variés, de boutiques pleines de trésors et d'ateliers pittoresques, d'artisans occupés du matin au soir à réaliser des objets du quotidien.

Hors-série n°2 (années 2012-2013)

- > Genèse d'un chemin de fer au XIX^e siècle. Dès 1843 fut mis en service le chemin de fer de Paris à Rouen par la rive gauche de la Seine, laissant les habitants de la rive droite «sur leur faim». Le Journal des chemins de fer écrira d'ailleurs en 1891 que ceux-ci avaient été «un peu sacrifiés au point de vue des communications». Mais bientôt le besoin d'une ligne desservant la rive droite et ses nombreuses industries se fera sentir avec acuité, d'autant que la portion de ligne de Paris à Mantes par la rive gauche arriva à saturation dès les années 1880. Ainsi futil décidé, à la plus grande satisfaction des habitants des coteaux de la rive droite, de doubler la ligne existante d'un tronçon partant d'Argenteuil (déjà relié à Paris), et allant jusqu'à Mantes par la rive droite. La ligne d'Argenteuil à Mantes fut inaugurée en grande pompe le 28 mai 1892.
- > Folies et Fabriques dans les parcs et jardins, de Pékin à Montfort l'Amaury. Le jardin est alimentaire, médicinal ou tinctorial; il a permis autrefois la fabrication de tissus. Mais il est aussi symbolique. Paradis vient d'un mot signifiant jardin. Enfin il est jardin d'agrément et peut porter un message politique ou philosophique. Des « folies » au sens de maisons de plaisance ou relais de chasse peuvent dans leur parc contenir des «folies» au sens de «fabriques», c'està-dire des constructions ornementales très variées.
- > L'école à Triel de l'Ancien Régime à nos jours. L'école a toujours existé. Au citoyen romain qui s'improvise maître dans une échoppe succède le moine au Moyen Age, puis avec Charlemagne un enseignement en dehors du monastère. À partir de l'Ancien Régime, l'école est un enjeu important pour le pouvoir politique et les autorités religieuses qui encouragent, limitent ou tolèrent le processus d'instruction des enfants. Cette conférence examinera les intentions présidant à la création d'établissements scolaires, leurs conséquences sur le contenu enseigné, sur la formation et la situation des maîtres dont l'évolution sera lente.
- > Le Poilu et les monuments aux morts des Yvelines. Commémorations, discours, dépôts de gerbes... Les monuments aux morts situés dans chacune de nos villes attirent notre attention par leur diversité et la symbolique du souvenir qu'ils représentent... C'est seulement à partir de la guerre de 1870 et surtout celle de 1914-18 que les sacrifices des simples soldats ont été gravés dans la pierre. Le département des Yvelines n'a pas manqué à ce devoir de mémoire.
- > Rues, chemins et sentes de Triel, toute une histoire... Triel compte environ 309 voies de communications répertoriées : 1 boulevard 2 passages 2 ruelles 3 villas 3 quais 5 routes 6 squares 7 places 7 avenues 12 placettes 15 impasses 77 rues 169 allées chemins sentes... En tout 110 Km et seuls 41 Km sont bitumés. Voici une histoire des rues de Triel suivie d'une randonnée virtuelle de la traversée trielloise de l'Hautil.





TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE www.trielmemoirehistoire.fr

Septembre 2017

